



ILLUSIONS PARFAITES

Sara Shepard

ROMAN

« Un thriller glaçant qui brouille
les lignes entre fiction et réalité. »

Mary Kubica



CHARLESTON
NOIR

SARA SHEPARD

ILLUSIONS PARFAITES

Une jeune femme, belle et fragile, un luxueux hôtel hollywoodien et un dangereux mélange d'alcools forts et de médicaments...

Quand Eliza Fontaine, jeune autrice à succès, se réveille dans une chambre d'hôpital, il lui suffit d'un regard à ses proches pour comprendre qu'on la soupçonne d'une nouvelle tentative de suicide.

N'a-t-elle pas été retrouvée ivre morte au fond d'une piscine alors qu'elle ne sait pas nager ? Ses souvenirs sont flous, sa mémoire se dérobe, mais elle se souvient d'une voix, d'un rire...

Uniquement armée du roman qu'elle vient de terminer et dans lequel semblent se mêler fiction et réalité, la jeune femme part à la recherche de ce qui s'est réellement passé. Car, s'il y a une chose dont Eliza est sûre, c'est qu'elle n'a pas sauté dans cette piscine. Quelqu'un a tenté de la tuer.

« Un thriller poignant et déroutant qui vous tiendra en haleine jusqu'à la dernière ligne. »

Marie Claire

Sara Shepard est l'autrice des séries best-sellers *Pretty Little Liars* et *The Lying Games*. La série télévisée tirée de *Pretty Little Liars* a vu sa septième et dernière saison en 2017. Sara Shepard vit à Philadelphie. *Illusions parfaites*, paru en avril 2018 aux États-Unis, est encensé par la critique.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Amélie de Maupeou

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-556-4



9 782368 125564

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature étrangère,

thriller


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Un thriller psychologique qui rend dingue, l'autrice arrive, d'une main de maître, à nous perdre entre stratagèmes, fiction et folie ! » Estelle, du blog *Petite Lectrice*

« Ce qui m'a vraiment convaincue dans ce récit, c'est la psychologie et la tension ainsi que l'atmosphère glaciale qui règne durant notre lecture. (...) C'est addictif, *malaisant* et angoissant ! Un vrai *page-turner* ! » Clara, du blog *Croqueuse Livres*

« Si vous en avez assez des romans prévisibles ou trop classiques. Si vous avez envie d'être surpris ou même décontenancé, alors foncez et découvrez ce roman sans hésiter. Il est complètement dingue ! Vous ne pourrez plus le lâcher ! » Laurie, du blog *Mya's books*

« Ce que j'ai beaucoup aimé c'est qu'on retrouve autant de situations complexes et de rebondissements que dans la série *Pretty Little Liars*. » Marie, du blog *Un monde de conteuses*

« *Illusions parfaites* est un roman où se déroulent plus d'une histoire à la fois. Le suspense monte progressivement pour atteindre son paroxysme à la révélation finale. Une chose est certaine, Eliza ne sera pas la seule atteinte par la paranoïa. » Laura, du blog *Darcybooks*

« Une lecture addictive qui joue avec le psychique et nous retourne le cerveau, un thriller bien mené avec des personnages attachants, que je vous conseille fortement. » Cindy, du blog *La lectrice dyslexique*

« Le récit est mystérieux et prenant et il exploite les frontières de la folie avec brio. L'analyse psychologique est fine, c'était un véritable régal ! Je ne peux que vous recommander chaleureusement ce roman et j'ai bien l'impression d'être totalement tombée amoureuse des Charleston Noir ! » Manon, du blog *VibrationLittéraire*

« *Illusions parfaites* est un roman captivant qui a tout ce qu'il faut pour être un très bon thriller psychologique. Sara Shepard sait comment nous entraîner avec elle et nous mener par le bout du nez ! Impossible de lâcher le roman avant de l'avoir terminé, préparez-vous à bouquiner jusqu'au bout de la nuit... »
Gwendoline, du blog *Bulle de Chouquette*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Sara Shepard

ILLUSIONS PARFAITES

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Amélie de Maupeou


CHARLESTON
NOIR

Titre original : *The Elizas*

Copyright © 2018 by Sara Shepard

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Amélie de Maupeou

Ce livre est une œuvre de fiction. Toutes les références à des événements historiques, à des personnes ou à des lieux existants sont faites de manière fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'autrice, et toute ressemblance à des événements réels ou à des lieux ou personnes existants ou ayant existé serait une coïncidence.

Tous droits réservés par Atria Books, y compris celui de reproduire ce livre, en totalité ou en partie, sous quelque forme que ce soit.

Ce livre a été publié en grand format sous le titre *Elizas*, en 2018 aux éditions Charleston.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020

10 Place-des-Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-556-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

À Charles Vent

*« Nous sommes seulement le mensonge,
la duplicité, la contradiction ; nous cachons
et nous déguisons de nous-mêmes. »*

Blaise Pascal

Eliza

Je me réveille en hurlant. Le son est aspiré dès que j'ouvre les yeux, mais il laisse dans mon cerveau une trace fugitive, comme une empreinte de main sur du sable humide. Ma gorge est râpeuse. Ma tête me lance. J'essaie de distinguer ce qu'il y a autour de moi, mais je ne vois que des ombres imprécises. J'ai un goût âcre d'alcool dans la bouche.

Bien joué, Eliza. C'était bien la peine de t'en sortir pour finir comme ça.

Je pense à la suite surclassée dont je ne profite pas, parce que je suis trop bourrée. À peine arrivée dans ma chambre du Tranquility Palms de Palm Springs, samedi en fin d'après-midi, j'ai ouvert les volets de toutes les pièces, je me suis déshabillée et je me suis étendue sur les draps en sous-vêtements. Un peu plus tard, je me suis assise dans l'énorme baignoire vide et j'ai réchauffé mes fesses sur la lunette chauffante des toilettes. Ensuite, en dépit de toute raison,

j'ai ouvert le minibar et je me suis enfilé plusieurs bouteilles de Stolichnaya à la vanille d'affilée. C'était bon comme de retrouver un vieux copain.

Debout sur le balcon, j'ai siroté ma vodka en scrutant la cour intérieure de l'hôtel, un carré parfait composé de dalles de pierre et de massifs de fleurs, sept étages plus bas. Divisé en quarts de cercles, l'espace invite à l'intimité... et au scandale. L'histoire veut qu'au début des années soixante, une starlette en herbe répondant au nom de Gigi Reese ait été assassinée dans cette cour. On l'aurait frappée à la tête – probablement l'un des crétins du coin auxquels elle s'était frottée. Quand ils ont découvert le corps, les agents l'ont d'abord prise pour une autre actrice blonde du nom de Diana Dane – apparemment, les deux femmes se ressemblaient beaucoup. Le public s'est mis à pleurer le décès de Diana Dane, qui avait dansé avec Danny Kaye dans quelques films. Quelle tragédie ! Une star tombée en plein vol ! Il fallait trouver son meurtrier au plus vite. Peu après, Diana Dane est revenue d'un voyage au Japon organisé par l'*United Service Organizations* et a déclaré qu'elle se portait très bien, Dieu merci. Quand le médecin légiste a découvert la véritable identité de la défunte, c'est tout juste si les gros titres hollywoodiens l'ont mentionnée, tout affairés qu'ils étaient à se féliciter de la résurrection de Diana Dane. L'homme qui avait massacré Gigi Reese n'intéressait plus personne, et le mystère n'a toujours pas été élucidé.

Après la troisième minibouteille de vodka, j'ai commencé à me détendre. J'avais envie de bouger. Au point où j'en étais, je pouvais bien me lâcher

complètement, pour une fois. J'ai appelé le room service et j'ai dit au type qui prenait ma commande :

— Écoutez, faites-moi porter un peu de tout, surtout des desserts.

En attendant, j'ai inspecté les serviettes, dans la salle de bains. Douces, épaisses. Impitoyables. J'ai essayé d'imaginer l'assassin de Gigi Reese se servir d'une de ces serviettes pour étouffer les cris de la jeune femme. À moins qu'il ne l'ait assommée avant même qu'elle puisse proférer le moindre son. J'ai caressé le réveil en forme de vaisseau spatial posé à côté de mon lit. Sa pointe est acérée et sa base lourde. Parfait pour assommer quelqu'un.

Je tourne la tête vers le réveil futuriste et je m'aperçois qu'il ne se trouve plus sur la table de chevet. D'ailleurs, je ne *vois* plus la table de chevet. Je suis surprise, aussi, de voir de la lumière s'engouffrer par la fenêtre – il fait nuit, pourtant ?

Un visage apparaît au-dessus du mien.

— Je crois qu'elle est réveillée.

C'est le front ridé de ma mère, ses lunettes encadrées de métal, son nez rougi par tous ses samedis passés à faire du kitesurf au soleil. Sa présence est tellement incongrue dans ce contexte que je me crois d'abord en plein rêve.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Parler me coûte un effort, comme si quelqu'un était assis sur mon visage.

Ma mère s'humecte les lèvres, puis commence, d'une voix chevrotante :

— Eliza...

Sa voix se brise, tremblote, et elle lâche un soupir – profond, long et triste, presque désespéré.

— Chérie...

Chérie. Mon cœur se met à battre plus fort. Ma mère ne m'appelle *chérie* que quand j'ai fait quelque chose qui l'a vraiment secouée. On en a traversé des épreuves, ma mère et moi. Je lui ai fichu la frousse un peu trop souvent.

— Que... Qu'est-ce qui se passe ?

Ma voix est rauque.

La silhouette de mon beau-père, Bill, apparaît dans le brouillard. Ses oreilles sont surmontées de touffes de cheveux broussailleuses et grisonnantes.

— T'inquiète pas, ma poulette. Tu vas t'en sortir.

Tout à coup, je me rappelle le cri que j'ai poussé au réveil :

— Il est arrivé quelque chose ?

Les regards glissent vers la gauche. Je découvre ma demi-sœur, Gabby, adossée contre le chambranle de la porte. Je ne reconnais *pas du tout* ma suite d'hôtel. Quant à ce que je prenais pour une typique et vertigineuse gueule de bois, avec la bouche pâteuse et tout le reste, cela semble aussi une méprise. Ce que je ressens est différent. J'aperçois une machine, sur ma gauche. Des chiffres verts et lumineux défilent sur un écran, accompagnés d'un bip cadencé, organique, qui suit le rythme d'un corps – le mien. Il y a également une potence à intraveineuse chargée de sacs et de tubes. Dans la poche transparente, le liquide visqueux paraît teinté, artificiel, d'un rouge vampire. Quand je le regarde de plus près, il est fluide et clair.

Je murmure :

— Qu'est-ce que je fais dans un hôpital ?

Cette fois encore, personne ne me répond. Une sorte de frisson glacé remonte le long de ma colonne

vertébrale. Une voix s'élève quelque part, tout au fond de moi. « *Il faut que tu te ressaisisses.* » J'entends un tintement de verres et des accords de « Low Rider » qui s'échappent de la sono – mais *quelle* sono ? Tout se met à tourner devant mes yeux. « *Il ne faut pas regarder les gens comme ça* », dit une voix. Et aussi : « *Je te cherchais.* »

J'essaie de retenir ce souvenir, mais il s'envole comme un pétale dans l'air. Quelqu'un hurle. Puis... plus rien. D'où me vient cette scène ? A-t-elle eu lieu ?

Je tente une autre question :

— On est quel jour ?

— Dimanche, répond ma mère. Dimanche matin. Tu as dormi pendant un moment.

Je répète :

— Qu'est-ce que je fais dans un hôpital ? Dites-moi ce qui se passe, s'il vous plaît.

Bill s'éclaircit la voix, visiblement mal à l'aise :

— On t'a encore repêchée au fond d'une piscine, hier soir.

Je cligne des yeux. Une part de moi n'est pas surprise. Combien de fois ai-je manqué de me noyer – quatre ? cinq ? Il n'est pas étonnant que ma famille affiche cet air fatigué.

Je lâche d'une voix tremblante :

— Celle du Tranquility Palms ?

— Tu ne t'en souviens pas, constate Bill. Ce n'est même plus une question.

Je regarde ma mère. Les yeux baissés, elle mordille sa lèvre et ne me voit pas secouer la tête. De toute manière, elle connaît ma réponse. Je déteste la décevoir – je déteste lui faire *peur*, surtout – mais...

non, je ne me souviens de rien. Comme les autres fois.

— Où est mon téléphone ?

Le visage de ma mère affiche un mélange de colère et d'ennui, sa façon habituelle de contourner l'angoisse.

— Eliza. Ce téléphone est la dernière chose dont tu devrais te préoccuper en ce moment.

Bill se penche vers moi.

— Elle a raison. Les médecins veulent que tu te reposes. Il faut que tu reprennes des forces.

Je tends le cou pour regarder Gabby. Derrière ses lunettes rondes, l'expression de son visage est grave. Un souvenir-éclair refait surface. Il fait nuit, quelques heures ont passé depuis ma descente du minibar et l'arrivée du room service. Je me tiens au bord de la piscine du Tranquility, mais je ne sais pas pourquoi je suis là. Quand je venais ici, par le passé, l'endroit était agréablement peuplé de longs corps gracieux qui se prélassaient au soleil. Dans mon souvenir, pourtant, l'espace est entièrement désert, comme si tout le monde avait été évacué. Des vaguelettes orangeuses agitent la surface de l'eau. Des draps de bain gisent, épars, sur les chaises abandonnées. Sur une table, j'aperçois une tasse renversée. Un peu plus loin, une serviette de table, estampillée du logo de l'établissement et roulée en boule, a visiblement manqué son but et gît sur le sol bétonné, à quelques centimètres de la poubelle. Le plongeur tremble comme si quelqu'un venait de sauter... avant de se dissoudre dans l'eau.

Le ciel est très sombre, d'un noir opaque semblable à du velours. L'air a cette fraîcheur purifiante,

comme quand la pression atmosphérique baisse d'un coup et chasse toute l'humidité de l'air. Je sens mes talons hauts claquer contre les dalles dures, autour de la piscine. Arrivée au bord du bassin, j'inspecte les alentours, paniquée – *qu'est-ce que je cherche ?* J'ai peur – mais *de quoi ?* Tout à coup, des pas approchent. Mes mouvements deviennent désordonnés et je trébuche. Il y a un cri strident – le *mien* – et le rire de quelqu'un que je ne connais pas. Le contact de l'eau froide me prend par surprise quand je pénètre la surface, le ventre en premier. Mes membres impuissants se débattent, j'essaie de patauger mais je ne tarde pas à lâcher prise. L'air s'échappe de mes poumons. Mes chaussures se détachent de mes pieds alors que je glisse vers le fond du bassin. Je ne sais pas nager. Je n'ai jamais appris.

En inhalant, je détecte dans mes narines un léger parfum de chlore. Le refrain de « Low Rider » me revient. Ma peau se couvre instantanément de sueur froide et je demande :

— Est-ce qu'ils l'ont trouvé ?

Les lèvres de ma mère s'entrouvrent :

— Qui ? Celui qui t'a tirée de l'eau ?

Une fois encore, je sens ces mains puissantes qui se posent sur mon dos pour me pousser. Une fois encore, ce rire aigu, moqueur, *satisfait*.

Je murmure :

— La personne qui m'a *poussée* à l'eau.

La tête blonde de Gabby se redresse d'un coup.

Le visage de ma mère vire au rouge et elle se retourne vers la porte pour lancer un appel dans le couloir, la voix paniquée :

— Une infirmière, s'il vous plaît !

Je me mets à trembler.

— C'est vrai, quelqu'un m'a poussée !

Ma voix s'affermir et je reprends, plus fort :

— Quelqu'un m'a jetée dans cette piscine ! S'il vous plaît, il faut que vous retrouviez cette personne !

— Eliza...

Le visage de mon beau-père est immense, très près de moi :

— Personne ne t'a poussée. Tu as *sauté*.

— Comme toutes les autres fois, renchérit ma mère d'une voix faible.

Elle enfouit son visage entre ses mains et laisse bientôt échapper un sanglot. Au même moment, une infirmière apparaît, munie d'une seringue rutilante. Je me recroqueville dans mon lit et mes yeux s'écarquillent à mesure qu'elle approche de moi.

— Ne faites pas ça !

Cela ne sert à rien. L'infirmière ne m'écoute pas plus que les autres. Ce n'est pas étonnant. J'ai quelques antécédents. Il y a pourtant une chose dont je suis sûre : je n'ai pas sauté dans cette piscine.

Quelqu'un a tenté de me tuer.

*

Sur le mur de ma chambre d'hôpital, l'horloge indique 15 h 15. Nous sommes dimanche après-midi, la lumière du soleil a pris une teinte chaude. J'ai dû m'endormir après la piqûre. Ils s'accordent tous à dire que j'ai rechuté, que ce traitement est nécessaire. De l'autre côté du tunnel noir, quelques secondes avant de sombrer dans l'inconscience, je me suis défendue : il ne s'agissait pas, cette fois,

d'une simple répétition de mes actes passés. Je ne délirais pas. Je disais la vérité.

Désormais, la chambre est calme, silencieuse. Je ne sais pas où sont passés les autres – peut-être que ma famille est repartie. J'ai de bonnes raisons de l'espérer.

Du bout des doigts, j'inspecte ma table de nuit pour y dénicher mon téléphone portable, mais je ne le trouve pas. Ne pas l'avoir à portée de main m'est désagréable, comme si l'on m'avait privée de l'un de mes sens. J'ai manqué de nombreuses heures d'informations. J'ai raté une multitude de posts, de célébrités que je n'ai jamais rencontrées, d'amis que je ne vois jamais et de parents éloignés que je n'aime pas vraiment. J'ai manqué des mails m'annonçant des ventes privées de chaussures ou de maquillage, ou d'autres qui faisaient la promotion de leurs *frais de port gratuits pour la journée uniquement* ! Peut-être que j'ai raté un message de mon éditrice, de mon agente. Et puis, j'ai envie de googliser cet hôpital pour m'assurer qu'il est réputé, je veux vérifier si les journaux parlent d'un incident survenu au Tranquility, hier soir. Je veux googliser la liste des médicaments sur mon sac de perfusion, je veux demander à Siri pourquoi tous les hôpitaux ont une odeur de tristesse, je veux voir avec Siri si ma famille m'a vraiment droguée pour me faire taire.

D'accord. Boire de l'alcool, c'était un sacré dérapage. Après l'opération et mon traitement, j'avais promis à ma famille d'éviter les boissons alcoolisées. Mais c'était tellement *bon*. Une fois la première gorgée avalée, je n'ai pas été capable de m'arrêter. À vrai dire, je ne sais pas très bien me retenir. La volonté,

ce n'est pas ma force. Mon seul écart a été de boire, cependant, et l'alcool n'a pas altéré ma perception. Tout ce que je leur ai dit est vrai. On m'a poussée. J'en suis sûre.

Quelqu'un frappe à la porte et je me redresse dans un sursaut. Un type vêtu d'une chemise bleue délavée se présente. Ses cheveux ont la couleur du sable, il porte des lunettes de plastique noires qui étaient sans doute à la mode il y a cinq ans. Il arbore un demi-sourire craintif et je remarque que les ongles de ses doigts longs et gracieux sont soigneusement manucurés. Je remets de l'ordre dans mes draps et vérifie que ma blouse d'hôpital ne bâille pas. J'aurais préféré qu'elle soit de n'importe quelle couleur, plutôt que blanche. Elle a exactement la même teinte que ma peau.

— Mademoiselle Fontaine, dit-il en tendant la main. Lance Collier, du commissariat de Palm Springs. Je suis en charge de votre dossier.

— Vous êtes détective ?

Le monde s'éclaire.

Il s'affale sur la chaise en plastique, à côté de mon lit.

— J'ai quelques questions à vous poser. D'après ce qu'on m'a dit, vous allez rester avec nous pendant un moment.

— Que voulez-vous dire ?

— Si j'ai bien compris, votre famille a souhaité que vous passiez quelques jours dans ce service psychiatrique, le temps de vous remettre d'aplomb.

La déception est cuisante.

— *Non*, c'est inutile. Je n'essayais pas de me suicider.

Lance tourne la tête et son cou lâche un craquement sec. Je fais la grimace. Je n'ai jamais aimé le son des os qui craquent.

— D'après ce que je vois...

Il tourne une page.

— ... deux personnes vous ont sortie de la piscine du Tranquility Palms, hier soir. C'est bien cela ?

Je hausse les épaules.

— Je suppose que oui.

— Vous ne savez pas nager, c'est exact ?

— En effet.

— Que faisiez-vous dans la piscine, dans ce cas ?

— Quelqu'un m'a poussée.

Cette déclaration ne déclenche même pas un haussement de sourcils, ce qui m'étonne. La dernière fois que j'ai prétendu la même chose, on m'a tout de même enfoncé une aiguille dans le bras.

— Avez-vous vu la personne qui vous a poussée ? demande-t-il d'un ton neutre.

— Non, mais j'ai senti une main dans mon dos.

— Vous n'avez donc pas vu de visage. Vous n'êtes pas *certaine* d'avoir été poussée.

Je passe ma langue sur mes lèvres avant de répondre :

— Êtes-vous en train d'insinuer que je mens ?

Il croise les jambes. Le tic-tac de l'horloge accrochée au mur est assourdissant.

Il reprend :

— Mademoiselle Fontaine, j'ai cru comprendre que vous aviez attenté plusieurs fois à votre vie, par le passé.

Je lâche un grognement sourd :

— Oui. Mais ça, c'était... avant.

— Avant quoi ?

— Avant sa tumeur au cerveau.

Ma mère est entrée précipitamment dans la pièce, sans se demander s'il s'agissait d'un entretien privé. Bill lui emboîte le pas et Gabby ferme la marche.

Mal à l'aise, méfiante, je lance un :

— Euh... bonjour ?

Ma mère se tourne vers le détective :

— Elle a tenté de se noyer quatre fois, l'année dernière, dont trois dans des piscines d'hôtels. La quatrième, c'était dans l'océan Pacifique – à Santa Monica. Elle prétendait n'avoir pas eu d'autre choix, parce que quelqu'un la poursuivait. Quelqu'un qui lui voulait du mal. Il y a environ onze mois, un médecin a enfin eu l'idée de scanner son cerveau et il s'est avéré qu'une tumeur appuyait sur...

— ... mon amygdale cérébrale, dis-je en l'interrompant.

Je veux à tout prix reprendre le contrôle de cette conversation.

— C'est la partie du cerveau qui est chargée de transmettre au corps la réaction adéquate, en cas de charge émotionnelle très intense.

— Je connais les fonctions de l'amygdale cérébrale, réplique Lance.

Je reprends :

— Cela explique les tentatives de suicide signalées dans mon dossier. Le médecin a trouvé la tumeur, qui a été traitée. Je vais mieux, maintenant. Hier soir, c'était autre chose. Je ne voulais pas mourir. Vraiment pas.

— Cela y ressemble *beaucoup*, quand même, mon poussin, intervient Bill d'une voix douce. L'alcool, l'impression d'être suivie... tout est identique.

— Eh bien, ce n'est pas pareil.

Je scrute un à un les visages qui m'entourent et je ne vois que des bouches fermées, des yeux baissés.

J'insiste :

— Ce n'est *pas* pareil – mais cette affirmation ressemble trop à une supplication.

Le visage de Lance affiche un sourire condescendant quasi imperceptible.

— Et si vous me racontiez ce dont vous vous souvenez ?

J'essaie de me remémorer la sensation de ces mains puissantes dans mon dos, au bord de la piscine, mais la piqûre que m'a administrée l'infirmière – une mixture qui m'est familière – transforme toute réalité en une sorte de rêverie volatile.

— Je me suis approchée de la piscine, j'étais debout quand j'ai senti quelqu'un me pousser par-derrière. Je suis tombée dans l'eau. Je me trouvais dans un espace public, n'y a-t-il pas eu de témoins ?

Lance consulte son dossier :

— D'après le procès-verbal, personne n'a rien vu, hormis les personnes qui vous ont secourue. Quand elles vous ont aperçue, vous étiez déjà au fond de la piscine, et selon elles, il n'y avait personne d'autre que vous. Elles vous ont tirée de l'eau et déposée sur le rebord du bassin, puis l'une d'elles vous a fait du bouche-à-bouche.

Je m'agite sur mon lit. Ce n'est pas agréable de s'entendre relater en détail la manière dont on a

failli mourir. Du coin de l'œil, je remarque les lèvres pincées de ma mère.

— Ils n'ont vraiment vu personne d'autre ?

Cela me semble impossible. Quand je me suis présentée à la réception de l'hôtel, il y avait des centaines de clients. Le lobby était pris d'assaut par des types arborant des lunettes Maui Jim et des femmes affublées de sacs à main en raphia de la marque Tory Burch.

— Un orage s'est annoncé et l'espace de la piscine a été évacué. Le personnel se demande, d'ailleurs, comment vous avez pu approcher du bassin, l'accès était fermé par des barrières.

Étais-je passée par-dessus ? Mes escarpins de cuir verni étaient dotés de talons de douze centimètres. Qu'est-ce qui pouvait bien m'avoir poussée à faire cela, bon sang ?!

— Qui est la personne qui m'a secourue ?

Il consulte de nouveau son dossier :

— Un homme... Desmond Wells. Vous le connaissez ?

Je tends le cou pour jeter un œil à ses notes. Lance a inscrit le nom de Desmond Wells en capitales, à côté d'un numéro de téléphone précédé du préfixe de Los Angeles. Ce patronyme ne me dit rien.

— Est-ce qu'il travaille à l'hôtel ?

— Il y séjournait, d'après ce qu'il a dit.

— Et la vidéo de surveillance ? Il doit exister un enregistrement de ce qui s'est passé ?

— D'ordinaire, il y a des caméras de surveillance autour de la piscine, en effet, mais elles étaient éteintes samedi soir, en raison de l'orage.

Je lâche un ricanement :

— Je parie qu’elles se sont remises en route juste après qu’on m’a sortie de la piscine ?

— Ce n’est pas une conspiration, Eliza, intervient ma mère de cette voix presque inaudible, teintée d’amertume et de frayeur, que je ne connais que trop bien.

— Et les gens du bar ? Je crois que je m’entretenais avec quelqu’un du bar avant de sortir près de la piscine. Est-ce que vous pouvez les interroger ? Peut-être qu’ils ont vu quelque chose... Je pourrais le leur demander *moi-même*, d’ailleurs. Est-ce que vous savez où se trouve mon téléphone, par hasard ? Je pourrais les appeler et régler cette question tout de suite.

Ma mère affiche un air horrifié.

— Tu es allée dans un bar, par-dessus le marché ?

Je toussote. J’avais promis d’éviter ce genre d’endroits, après mon opération. Tout comme j’avais promis de ne pas boire, voilà. Je regarde Lance :

— Je... j’y suis allée pour l’ambiance, c’est tout. Je n’ai rien bu.

Lance se racle curieusement la gorge.

— Le labo a fait un rapport. Votre taux d’alcool était extrêmement élevé.

Je sens les regards de ma famille peser sur moi. J’ai honte de me faire attraper en plein mensonge, surtout un mensonge aussi stupide. Malheureusement, le mensonge est parfois la réponse qui me vient le plus naturellement – presque involontairement.

Lance tourne une page du dossier.

— Bref. L’officier de police qui a répondu à l’appel d’urgence s’est entretenu avec les deux personnes qui vous ont secourue. Elles affirment ne jamais vous avoir rencontrée auparavant et ne pas

savoir d'où vous veniez. Pouvez-vous décrire les personnes à qui vous avez parlé dans ce bar, Eliza ? Est-ce que vous avez des noms ?

Je déglutis. Je n'en ai aucune idée.

— Un homme ? Une femme ? Vous vous souvenez de quelque chose ?

Rien. Je ne sais même plus si j'ai *réellement* parlé à quelqu'un.

— Dans quel bar étiez-vous ? Je pourrais y faire un tour.

D'après le grand classeur trouvé dans ma chambre du Tranquility Palms, l'endroit compte six bars. D'Oros est le plus décontracté, près du lobby ; The Stuffed Pig est celui des rendez-vous d'affaires ; Trax, celui où il y a un DJ ; Meritage est un bar à vin, Shipstead a pour thème l'univers nautique. Et puis, il y a le Harry's, un bar de style tiki. J'ai donc une chance sur six de tomber sur le bon. Dans ma tête, une petite voix chuchote « stinger ». J'ai bu un cocktail stinger. Qu'est-ce qui m'a pris ? Ce n'est pas ma boisson habituelle.

— Ah, c'est écrit ici. Vous étiez probablement au Shipstead. C'est le seul qui donne directement sur la piscine.

Lance lève les yeux de son dossier et me jette un coup d'œil.

— Il ne serait pas surprenant que vous ne vous rappeliez pas les détails de cette soirée. D'abord, il y a votre taux d'alcool, mais j'ai aussi vérifié le contenu de votre sac. Je suis tombé sur... Eh bien, j'imagine que vous savez ce qui s'y trouvait.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ce sac ? aboie ma mère.

Lance ne me quitte pas des yeux et poursuit :

— Vous êtes bien certaine que ce n'est pas là la raison de votre chute ? Vous n'étiez peut-être pas en état de réaliser ce que vous faisiez ?

J'essaie de déglutir, mais ma gorge est trop sèche. Je vois d'ici l'étiquette de la boîte qu'il a trouvée. *Xanax, 1 mg, 2/jour.*

Je finis par répondre :

— Je suppose que vous n'avez pas remarqué toutes les *autres* choses qu'il y avait dans mon sac, je me trompe ? Les gélules pour soutenir mon métabolisme, les gouttes pour les défenses immunitaires, la metformine, le CoQ10 ?

Je défie ma mère et Bill du regard avant de reprendre :

— Les médecins m'ont donné tout ça pour empêcher la tumeur de revenir. Je fais *de mon mieux*.

— Nous savons que tu fais des efforts, mon pous-sin, s'empresse d'intervenir Bill en me tapotant le bras. Nous le savons.

— Est-ce que vous suivez un autre traitement ? enchaîne Lance.

Je suis sidérée.

— Excusez-moi, mais est-ce que les flics posent ce genre de questions, d'habitude ?

— À vrai dire, je suis psychiatre médico-légal, mais je travaille avec le commissariat de Palm Springs, auquel j'enverrai toutes ces informations.

Je m'écarte de lui autant que mon lit le permet.

— Alors laissez tomber. Cette conversation est terminée.

J'ai assez parlé à des psychologues comme ça.

— Eliza.

Ma mère croise les bras avant de reprendre :

— Chérie, s'il te plaît. Ce monsieur essaie de t'aider, voilà tout.

D'un ton boudeur et enfantin, je rétorque :

— Eh bien, tant pis pour lui.

J'ai envie d'ajouter : *Et arrête de m'appeler chérie. C'est totalement déplacé...*, mais la perspective de lui dire cela me fend le cœur.

— Je suis chargé de vous aider à réveiller vos souvenirs, déclare Lance, mais pour que cela fonctionne, j'ai besoin de votre coopération. Reprenons. Pouvez-vous me dire si vous avez consommé d'autres médicaments, hier soir, avant de tomber dans la piscine ?

Je mordille l'intérieur de mes joues. Je déteste la tournure que prend cette conversation.

Lance insiste :

— Vous savez, le seul mélange de Xanax et d'alcool peut occasionner des absences, des trous de mémoire, et...

Je lui coupe la parole :

— C'est peut-être vrai, mais je n'ai pas ingurgité tout ça hier soir. Vous ne m'écoutez pas. Je ne vous parle pas de trou de mémoire. Je vous parle de ce qu'il s'est *réellement* passé.

Lance me considère d'un air détendu, mais son quasi imperceptible sourire narquois ne m'échappe pas. Il se déplace légèrement sur sa chaise, et voilà que son visage s'aligne avec le poster d'une chèvre à cornes, accroché dans le couloir. Il suffit qu'il se penche un peu pour avoir l'air affublé d'énormes cornes entortillées.

— Eh bien, parlons de ce que vous avez bu, si vous préférez, reprend Lance. Pourquoi avoir ingurgité

autant d'alcool ? Quelque chose vous tourmentait, peut-être ?

Je baisse les yeux sur mes draps.

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

Je le regarde droit dans les yeux et je me dis :
Concentre-toi. Respire.

— Bien sûr.

— Et pourquoi cette excursion à Palm Springs ?

Bon sang, en quoi est-ce que *ça* le regarde ?

— Je ne sais pas, c'est... joli, par ici. J'aime cette chaleur sèche. J'aime l'art déco. J'aime les hôtels.

— Tu aurais dû nous prévenir, chérie, avance Bill.

Sa remarque me prend au dépourvu.

— Est-ce que je suis en liberté conditionnelle ?

— Tu avais promis de nous avertir si tu quittais la ville, renchérit ma mère.

Je mordille ma joue : j'ai vraiment fait ça ?

Lance s'enfonce dans sa chaise et croise les chevilles.

— Ça n'a pas dû être agréable de se battre contre cette tumeur, l'année dernière ?

Je fronce le nez. Il a adopté un ton de Psy. J'ai l'habitude, j'en ai entendu pas mal, dans ma jeunesse.

— Ce n'était pas si grave que ça.

— Vous n'avez pas besoin de minimiser. Le cancer terrifie tout le monde.

— Bien sûr qu'elle était terrifiée, décrète ma mère. Petite, déjà, elle était terrifiée par la maladie. Elle avait peur de tout. Le cancer, la mort. C'était une enfant anormalement inquiète... et voilà qu'on